



Francis Joyon, vainqueur de la Route du Rhum : «C'était une folie complète»



Francis Joyon, doyen de la classe Ultime, revient sur sa première victoire sur la Route du Rhum, arrachée après un mano a mano d'anthologie avec François Gabart, devancé seulement de 7'8" après une semaine de course.

Hôtel Créole beach au Gosier, lundi à 8h30. Virginie, la femme de Francis Joyon, déboule au petit-déjeuner. En éclaireur : «*Il n'ose pas venir, je vais vous le chercher.*» On peut avoir affronté les éléments, offert un final d'anthologie (avec François Gabart, devancé de seulement 7'8" après 7 jours 14h21'47") et redouter d'affronter les médias que son statut de vainqueur de l'édition des 40 ans oblige. Alors, le doyen (62 ans) de la classe Ultime fait durer le plaisir, comme souvent, repoussant «l'obstacle». Après le croissant-tartine-yaourt partagé avec son premier cercle, le skipper d'IDEC-Sport file à la plage toute proche pour un bain de mer, avec sa femme et un de ses fils. Seulement après, ce marin d'exception acceptera de se poser pour évoquer sa première victoire sur le Rhum qui consacre une carrière XXL.

Le récit des dernières heures de la course

«Les obligations médiatiques sont donc plus dures que la course ?

Oui. Faire une interview me prend plus d'énergie que de prendre un ris dans 40 noeuds (80 km/h) de vent et les cinquantièmes rugissants. C'est quelque chose que je ne sais pas faire mais que j'essaie de faire au mieux pour tous ceux qui m'ont aidé, la famille qui est venue me voir, pour les sponsors et l'équipe IDEC si gentils et si fidèles depuis des années.



Comment dort-on la première nuit après une victoire sur le Rhum ?

Par petits bouts. On ne peut pas dormir comme une masse d'un coup, on est encore un petit peu sur les nerfs. D'expérience, il faut pratiquement autant de temps à terre qu'en mer pour retrouver un rythme de sommeil normal.

Avez-vous plus dormi en une nuit à terre que pendant une semaine de course ?

En course, pour vous dire la vérité, je n'ai pas dormi. Dans la nacelle du bateau, il y a un siège. Juste avant le départ, un ami de Patrice (*Lafargue, le patron d'IDEC*) m'a expliqué que les moines tibétains, pour travailler le plus possible dans la journée, s'assoient sur un siège avec des poids dans les mains. Quand ils s'endorment, ils lâchent les poids et ça les réveille. Et ils retournent travailler. Je me suis dit : «*Ben si les moines tibétains y arrivent, je vais essayer ça.*» Je n'avais pas les poids mais sur le siège du bateau, tu t'endors mais tu es projeté sur le côté par les mouvements du bateau donc c'est un peu l'équivalent. J'ai connu quelques périodes d'endormissement de quelques minutes, quelques secondes. Je n'avais jamais fait ça. Mais c'est beaucoup plus récupérateur que de s'allonger une heure, c'est dangereux car le bateau peut chavirer pendant ce temps-là. Avec cette technique-là, tu gardes les écouteurs à la main, si le bateau plante, tu es toujours prêt à choquer (*libérer*) les écouteurs. C'est très efficace, je vous le recommande pour votre travail (*rires*) .

À 62 ans, comment faites-vous pour tenir le rythme imposé par ces bateaux ?

C'est peut-être le but de ce genre de chose, ça oblige à rester en forme, à se dépasser. Je suis comme tout le monde, à 62 ans, j'ai des douleurs partout. Faire un truc comme ça fait qu'on n'a plus le droit d'avoir de douleurs, de se plaindre. On n'a le droit que d'être à fond tout le temps. D'avoir les neurones toujours à fond parce que si on prend la mauvaise décision, c'est dramatique. Ça m'a obligé à vivre une année de préparation assez intense et à oublier un peu mon âge.

«Ça peut rendre fou un sifflement continu comme ça pendant une semaine. J'essayais de positiver, je me disais que c'était bien pour que les baleines entendent le bateau»

Dimanche, à l'arrivée, vous disiez que le bruit du bateau avait été infernal à supporter...

Je me suis rendu compte assez tard qu'avec nos nouveaux safrans, le bateau émet un sifflement vraiment ultra violent. Ça peut rendre fou un sifflement continu comme ça pendant une semaine. J'essayais de positiver, je me disais que c'était bien pour que les baleines entendent le bateau. Les baleines sont très sensibles au sifflement, du coup ça les prévient. Je fais toujours attention d'avoir quelque chose qui siffle sur le bateau. Mais là, ce n'était plus supportable.

Comment accueillez-vous cette première victoire, vingt-huit ans après la première de vos sept participations ?

Gagner la première fois, en 1990, après avoir coupé mon bateau à la scie peu avant le départ, n'aurait pas été logique. Il y a eu plusieurs éditions où j'ai eu des casses, des chavirages, des grosses avaries. Ça m'a permis de construire une expérience qui m'a mené à cette victoire.



Ce succès est-il une consécration ?

Je pense que ça va rester dans ma tête longtemps. Je ne repense jamais à mes courses passées. Là, je vais être obligé d'y repenser énormément car il y a eu des émotions avec François (*Gabart*), au contact. Et ces centaines de personnes qui hurlaient dans la nuit. C'était une folie complète. Hallucinant.

La veille de l'arrivée, vous avez eu jusqu'à 130 milles de retard sur François Gabart. Il fallait vraiment y croire...

Je ne suis pas un obsédé de la positive attitude. Je suis quelqu'un qui doute énormément. Mais plusieurs fois je me suis dit : «*Tant qu'on n'a pas franchi la ligne...*» Je voyais François revenir : il allait à 18 noeuds, moi à 10 et il était un mille derrière. Donc statistiquement, dans la demi-heure qui vient, il est devant moi. Mais le vent a molli et cette grande voile (*code zéro*) l'aidait à aller très vite mais quand le vent a tourné un peu, il a fallu faire un virement, et cette énorme voile l'a handicapé, alors que j'étais avec ma voile habituelle (*J1*) que je connais bien.

Joyon : «Un virement d'anthologie»

On vous connaissait fameux coureur au large, vous voilà maître du match-racing !

C'est vrai que ç'a tourné au match-race alors que pour moi, quand j'ai commencé, la Route du Rhum, c'était une grande aventure. Maintenant, c'est un petit peu les deux. Il faut avoir en tête le côté aventure, car on part sur des bateaux, mais jamais on n'ira s'entraîner au près (*vent de face*) par 40 noeuds de vent, surtout en solitaire. Et même en équipage, personne n'ose, les bateaux sont trop durs. C'est trop dangereux. Et tout d'un coup, on nous lâche sur la Route du Rhum, il faut aller faire un truc pour lequel on ne s'est jamais entraîné (*rires*). C'est passionnant. C'est ce qui permet aussi de garder des bateaux fiables.

À propos de fiabilité, ce n'était pas si mal finalement d'être sur un bateau de douze ans d'âge, éprouvé, par rapport aux autres Ultimes dits volants ?

Sa fiabilité a payé. La clé de la réussite a été ma petite équipe hyper soudée. Dans les autres équipes, un est responsable logistique, un autre du salaire de l'équipage et au final, ils perdent énormément d'énergie. Nous, les gars sont à fond, polyvalents, là pour naviguer. Nous, on a un fonctionnement différent et beaucoup plus engagé où chaque geste dans l'année n'était pas fait pour remplir une feuille de salaire mais avait un sens par rapport à la Route du Rhum. Le résultat est là.

Avant le départ, vous disiez devoir être à la hauteur de votre bateau double vainqueur en titre du Rhum. Voilà, vous êtes à sa hauteur ?

Le bateau a été à la hauteur, j'espère avoir répondu à la demande du bateau. Certains avaient laissé entendre que la réussite était obligatoire donc ça me mettait pas mal de pression. J'ai essayé de remplir mon carnet de route.



Quel regard portez-vous sur la casse, notamment sur les bateaux volants. Cela remet en cause la classe Ultime ?

Non, je ne pense pas que ça remettre en cause le principe du bateau volant. Je pense qu'on y viendra forcément. C'est quelque chose de magique. Mais ça ne peut pas être improvisé comme ça. J'aurais plus vu un développement des bateaux volants sur un plus petit bateau. Genre 40 pieds (74 km/h) où les gars auraient pu avoir une formation, apprendre à voler. Ils se retrouvent directement sur des monstres de plus de trente mètres, à faire voler des machins à travers l'Atlantique. Ce n'est pas raisonnable. Même François (Gabart), qui est plus jeune (35 ans) et par définition plus fou que moi, disait hier (dimanche) qu'on demandait beaucoup trop au marin.

Maintenant que vous avez bien en main ce bateau en solitaire, avez-vous envie de repartir à la conquête du record autour du monde en solitaire que détient François Gabart (42 jours), soit deux de moins que vous en équipage sur le Trophée Jules-Verne ?

(*Taquin.*) Je croyais qu'on avait fait un deal et que vous ne posiez pas de questions sur l'avenir.

On vous revoit dans quatre ans sur le Rhum où cette victoire vous suffit ?

Le Rhum, c'est trop loin pour en parler. L'avenir, ça peut-être dans un an mais je n'ai pas le droit d'en parler (*rires*) .»